
AVANT-PROPOS

Quand il s'agit d'évoquer la présence des Anciens romans et, plus généralement, celle des « récits de fiction » antiques, tant grecs que latins, dans la littérature occidentale, on songe inévitablement à la redécouverte progressive, entre Renaissance et Âge classique, des cinq ouvrages du corpus grec canonique¹, ceux de Chariton, d'Héliodore, de Longus, de Tatius et de Xénophon, initiée par la trouvaille que fit en 1526, à Buda, un soldat allemand d'un manuscrit des *Éthiopiennes*, le codex *Monacensis graecus* 157. Ce manuscrit réunissait étrangement, du moins aux yeux d'un moderne, les œuvres historiques de Polybe et d'Hérodien à celle d'Héliodore. Il avait appartenu au roi de Hongrie Matthias Corvinus (1443-1490) et avait été copié par un certain Isidore au début du xv^e siècle. Il fut très vite édité à Hagenau en 1531, puis à Bâle, en 1534, par Vincentius Opsopœus (Vinzenz Heidecker), avant que Jérôme Commelin n'en fit établir une nouvelle édition à Heidelberg, en 1596, puis à Lyon, en 1611, éditions reproduites sans grand changement à Paris en 1619 par Bourdelot, puis à Francfort en 1631 par Daniel Wängler, dit Pareus – témoignage incontestable du succès de l'ouvrage. Le *Daphnis et Chloé* de Longus, quant à lui, parut pour la première fois dans son original grec en 1598 ; mais cette édition, due à Raffaello Colombani, avait été précédée par la traduction française de Jacques Amyot, Paris, 1559. Un peu plus tard, le même Commelin fit paraître à titre posthume, à Heidelberg puis à Bâle, en 1601, la première édition du texte grec des *Aventures de Leucippé et Clitophon* d'Achille Tatius, d'après le codex *Vaticanus Palatinus graec.* 523 ; mais le roman était aussi déjà connu par ses traductions en latin (della Croce, 1544 et 1554) et en diverses langues vernaculaires : italienne (Dolce,

1546), française (Belleforest, 1568), anglaise (Burton, 1597). Certes, les éditions des *Éphésiaques* de Xénophon d'Éphèse (Antoine Cocchi, Londres, 1726) et de *Chairéas et Callirhoé* de Chariton d'Aphrodise (Jacques Philippe d'Orville, Amsterdam, 1750) tardèrent un peu, mais nous sommes maintenant à peu près assurés que le manuscrit qui les contenait, le codex *Laurentianus conv. soppr.* 627, pouvait être consulté à Florence vers 1550².

Mais cette vision trop étroite, celle d'un brusque afflux de textes oubliés et d'un intérêt subit pour la littérature de fiction antique, ne correspond pas à la réalité, qui est bien plus complexe. Ce fut la tâche des participants de ce VII^e colloque de Tours sur l'Ancien roman que de montrer les multiples facettes de la réception du « genre » romanesque en Occident.

Il apparaît en effet que les « romans » et autres récits de fiction antiques ont suivi un double cheminement : par la voie médiévale, aussi bien dans la tradition latine que dans la tradition byzantine, et par la voie renaissante, grâce à la redécouverte dans l'Occident latin de la riche tradition grecque. Et l'exploitation de ces deux sources s'est elle-même effectuée de deux manières bien distinctes : d'une part à travers l'édition ou la traduction des œuvres redécouvertes, et, d'autre part, à travers l'adaptation et l'imitation.

ENTRE ANTIQUITÉ ET MOYEN ÂGE : LE « FIL » DE LA TRANSMISSION

Le problème théorique d'une possible connaissance par l'Occident médiéval des ouvrages romanesques du monde grec, en dehors des traductions de l'Antiquité tardive, quand les mondes grec et latin étaient encore en contact permanent, a été posé en préliminaire par JEAN-JACQUES VINCENSINI. Son propos consiste à éclairer les contraintes culturelles et esthétiques qui ont rendu possible la présence des « Anciens romans » au Moyen Âge ou qui, au contraire, ont conduit à leur absence. Il constate d'abord que les ouvrages latins « de fiction » (telles les *Métamorphoses* d'Ovide ou l'*Énéide* de Virgile) ont été abondamment recopiés et commentés, voire imités (entre autres par Chrétien de Troyes, selon le témoignage de la préface du *Cligès*), et que certains d'entre eux ont même été abondamment traduits en langue vernaculaire (tel l'*Apollonius de Tyr* anonyme, grec, puis latin). Il montre ensuite que l'Occident latin a bel et bien connu des ouvrages grecs indépendamment de la tradition latine. Il en cite deux exemples, l'un avéré (il s'agit de la traduction française du *Roman de Barlaam*, effectuée au monastère d'Iviron, dont il existait par ailleurs une traduction latine à peu près contemporaine), l'autre beaucoup plus douteux (il s'agit de l'*Histoire des seigneurs de Gavre*, prétendument traduite du grec au français à travers plusieurs intermédiaires vernaculaires). Enfin, il montre que, si le roman idyllique médiéval ne peut puiser aux sources